

## CONFÉRENCES HISTORIQUES

Après la capitulation, des médecins, en nombre, quittèrent Metz à partir du 5 novembre 1870. L'autorité allemande délivra un sauf-conduit à Laveran, ainsi qu'à son ordonnance, pour se rendre où bon leur semblerait.

Il choisit Lille. Mais ses relations avec le Pays messin ne devaient pas en rester là.

### LES LIENS MATRIMONIAUX DE LAVERAN AVEC LE PAYS MESSIN

Le 7 mars 1885, Laveran est nommé médecin principal de 2<sup>e</sup> classe et professeur d'Hygiène et de Médecine légale militaires au Val-de-Grâce. Il envisage le mariage. Un ami, Régnier, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe des Sapeurs-Pompiers de la Ville de Paris, mosellan, connaît dans le Pays messin, à Montoy-Flanville, un riche propriétaire dont la fille unique, Sophie-Marie est âgée de 27 ans.

Montoy-Flanville est en Lorraine annexée. C'est ainsi qu'Alphonse Laveran revint dans le pays où quinze ans auparavant il avait bivouaqué.

Le mariage fut célébré le 5 octobre 1885. Les Pidancet étaient implantés dans le Pays messin depuis plusieurs générations. Déjà, le trisaïeul de Sophie-Marie, Jean Pidancet avait fait la campagne de 1762 dans la Compagnie des gendarmes de Lorraine.

Le Conseil de la Faculté de Médecine de Nancy, le 28 octobre 1904, appelé à proposer un candidat au Prix Nobel à la demande de l'Institut de Stockholm, Vuillemin, professeur d'Histoire naturelle médicale fit avancer deux noms : Roux et Laveran. En 1907, Alphonse Laveran reçut le Prix Nobel de Médecine.

En 1954, le Conseil municipal de la Ville de Metz, amené à dénommer des rues nouvelles porta son choix sur Laveran « prix Nobel, membre de l'Académie des Sciences, vainqueur du paludisme, qui est né de mère messine, avait fait ses premiers pas à Metz et demeura toujours très attaché à la Ville ».

## Le milieu médical strasbourgeois à l'époque de Laveran La Faculté de Médecine L'École impériale du Service de Santé militaire

Georges SCHAFF

*Institut de Physiologie, Faculté de Médecine, 67000 Strasbourg*

Lorsque au mois de novembre 1863, le jeune Alphonse Laveran, âgé de 18 ans, venait, en tant qu'élève de l'École impériale du Service de Santé militaire, prendre sa première inscription près de la Faculté de Médecine, il allait partager, pour la durée de ses études (quatre ans), de la vieille cité de Strasbourg, un destin médico-militaire riche de près de cinq siècles d'histoire.

Cette vocation, à ses débuts, s'était illustrée dans le domaine de la chirurgie de guerre. C'est, en effet, en 1517, vingt-huit ans avant l'ouvrage princeps d'Ambroise Paré, que parut, à Strasbourg, sous la plume de Hans von Gersdorff, chirurgien de la ville, le premier traité de chirurgie de guerre, le célèbre « *Feldtbuch der Wundtartzney* », qui fut réédité de très nombreuses fois jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Mais c'est surtout après son annexion à la France, en 1681, que Strasbourg allait jouer un rôle de tout

premier plan, d'une part comme siège d'hôpitaux militaires, à commencer par l'« Hôpital Royal » du XVII<sup>e</sup> siècle (1692), d'autre part comme siège d'écoles de Santé militaires, qui s'y succédèrent, sous des formules diverses, pendant près d'un siècle, à commencer par l'« Hôpital-Amphithéâtre » du XVIII<sup>e</sup> siècle (1775), ou encore l'« École spéciale de Médecine » (1795) et l'« Hôpital militaire d'Instruction » (1796) de la période révolutionnaire.

### 1. LA FACULTÉ DE MÉDECINE

A la Faculté, Laveran allait se révéler d'emblée comme un étudiant studieux et méritant. Les études duraient quatre ans, et comprenaient trois examens semestriels initiaux, en plus de cinq examens de fin



FIG. 1. — Laveran en uniforme de « carabin rouge », à l'École impériale de Strasbourg. (Photographie : A. C. Baudelaire, Kusian & Mühé, Strasbourg. Musée historique du Service de Santé militaire, Val-de-Grâce, Paris.)

d'études. Son livret universitaire montre qu'il a réussi tous ses examens, y compris le concours d'internat des hôpitaux de Strasbourg qu'il passa le 13 décembre 1866, en se classant parmi les trois premiers, en étant souvent même le premier, avec les mentions « Très distingué », « Très satisfaisant », « Extrêmement satisfaisant ». Sa thèse de doctorat, soutenue le 29 novembre 1867, lui valut, avec la mention « Extrêmement satisfaisant », les félicitations du recteur Chérueil, dans une lettre personnelle à lui adressée, en date du 5 décembre de la même année.

La Faculté que fréquentait alors Laveran se trouvait dans le quartier de la Krütenau, dans le bâtiment aujourd'hui encore appelé l'« Académie ». En 1866, fut inaugurée la nouvelle Faculté, sise place de l'Hôpital, et qui abrite de nos jours le service des Archives de la Ville. Certains services, comme l'anatomie et la physiologie, étaient installés à l'hôpital.

Le doyen était, depuis 1857, Charles-Henri Ehrmann, professeur d'Anatomie normale et pathologique. En 1867 lui succédait Joseph-Alexis Stoltz, professeur d'Accouchement, et qui devint, le 1<sup>er</sup> octobre 1872, après « transfèrement » de la Faculté de Strasbourg » à Nancy, le premier doyen de la Faculté de Nancy.

Les chaires étaient au nombre de seize, six chaires fondamentales et dix chaires de clinique. Il s'y ajoutait un nombre sensiblement égal de postes d'agrégés.

Parmi les maîtres de Laveran, deux des plus éminents furent Küss et Schützenberger.

Émile Küss, patriote et homme de bien, était professeur de Physiologie depuis 1846. Il était également chef du Service des maladies chroniques et, par alternance, chef du Service des maladies syphilitiques et cutanées. Il fut le patron de thèse de Laveran. Son

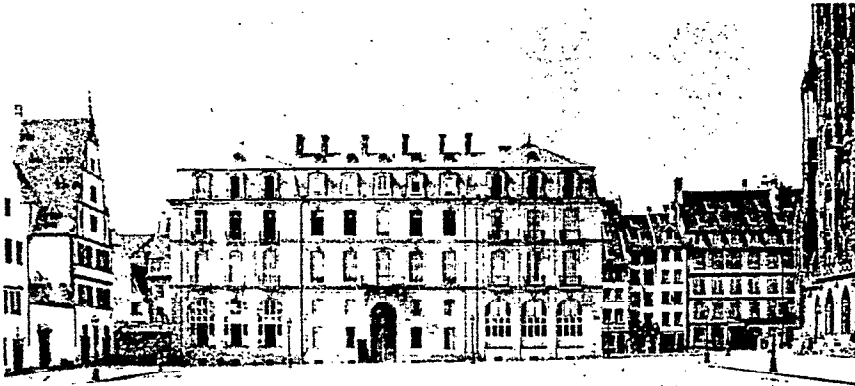


FIG. 2. — L'École impériale du Service de Santé militaire de Strasbourg. (Rouis J. L., Histoire de l'École impériale..., 1898.)

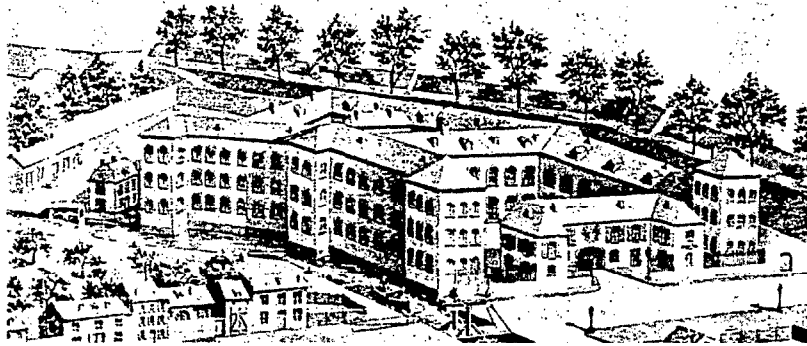


FIG. 3. — L'Hôpital militaire de Strasbourg, en 1844.  
(Rouis J. L., Histoire de l'École impériale..., 1898.)

« Cours de Physiologie » publié en 1872, après sa mort, par son élève Mathias Duval, fut un guide pour bien des générations d'étudiants, et connu de nombreuses rééditions. Küss était d'ailleurs adoré de ses étudiants, comme de ses compatriotes strasbourgeois.

De son enseignement, Beaunis, agrégé et médecin-major, dit qu'il fut, pendant vingt-cinq ans, « le plus original et le plus caractéristique de la Faculté... Ses observations personnelles, ses recherches conduites avec une remarquable habileté d'expérimentation et une rare sagacité, donnaient à ses leçons comme une saveur particulière et le charme de l'inconnu... ».

Il fut nommé maire de Strasbourg, en des heures particulièrement dramatiques, pendant le siège de 1870, au cours duquel six « carabins rouges », comme on avait coutume alors d'appeler les élèves de l'École impériale, tombèrent en héros, face à l'ennemi.

Le deuxième fut Charles Schützenberger, professeur de Clinique interne depuis 1844. Fin clinicien et pathologiste distingué, il a, lui aussi, marqué profondément la médecine strasbourgeoise de son époque. Devenu infirme, il continua d'assurer pendant de nombreuses années, avec un courage extraordinaire, son service à l'hôpital, ainsi que ses cours. Beaucoup de ses « Fragments de Philosophie médicale » restent d'actualité. En 1871, après l'annexion allemande, il fonda et dirigea l'« École libre de Médecine » de Strasbourg, qui eut 71 étudiants et fonctionna jusqu'en 1872. Elle permit à dix-sept étudiants de l'ancienne Faculté de passer leur doctorat.

Un témoin de ce temps, Guardia, dit que les maîtres de la Faculté de Strasbourg d'alors, « laborieux et d'un esprit pratique comprenaient très bien leur mission qui consiste à former des praticiens..., formaient une famille assez unie, point intolérante, accueillante et hospitalière, s'efforçant de tenir la balance égale entre l'Allemagne et la France..., si bien que les étudiants de Strasbourg n'avaient rien à envier à ceux de Montpellier et de Paris ».

Le programme des études, comme celui des examens, n'était pas très défini, ce qui laissait une certaine liberté aux initiatives personnelles.

La Faculté de Strasbourg faisait, à l'époque, preuve d'un certain nombre d'originalités, qui lui assignaient une place particulière au sein des facultés françaises.

C'était, tout d'abord, une structuration et une accentuation de l'enseignement clinique, influence évidente de l'École clinique française. Ainsi, avaient été créées successivement quatre chaires de clinique : médicale (deux) et chirurgicale (deux), en plus de trois chaires de pathologie : générale, médicale et chirurgicale. Il faut encore y ajouter l'importance accordée à l'enseignement pratique, donné au lit du malade.

En second lieu, l'enseignement des spécialités, parfois sous forme de cours complémentaires, et qui allait de la création, en 1819, de la première chaire d'Anatomie pathologique de France, confiée à Jean-Frédéric Lobstein, à l'enseignement tout nouveau de l'Histologie, dispensé depuis 1856 par Morel, en pas-

sant par une série de spécialités cliniques : maladies syphilitiques et cutanées (1837), des enfants (1845), chroniques (1847), des yeux (1854), mentales (1855).

Elle se caractérisait encore par une large ouverture vers la science médicale allemande et autrichienne. Ces nouveaux horizons, notamment dans le domaine de la pathologie, étaient pratiquement inconnus dans le reste de la France. Cette orientation n'était pas étrangère à la grande faveur que les Strasbourgeois accordaient à l'investigation microscopique en médecine, notamment sous l'impulsion de Küss, Sédillot, Schützenberger, Lereboullet.

Enfin, il convient de souligner les relations étroites avec la Faculté des Sciences et l'École supérieure de Pharmacie (Pasteur, Lereboullet, Kirschleger, Sarrus, parmi d'autres).

## 2. L'ÉCOLE IMPÉRIALE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

Elle fut créée par décret impérial du 12 juin 1856, à l'instigation d'un Alsacien, le Médecin Inspecteur Michel Lévy, médecin consultant de l'Empereur Napoléon III et directeur de l'École impériale d'Application du Val-de-Grâce. Homme d'une haute intelligence, d'un tempérament énergique et tenace, administrateur hors pair, il devint Inspecteur permanent de l'École impériale de Strasbourg.

Située place du Château, à l'ombre de la cathédrale, dans le bâtiment de la poste actuel, elle était annexée à la Faculté de Médecine de Strasbourg. Les deux institutions fonctionnaient en assez bonne harmonie.

Les études, d'une durée de quatre ans, se faisaient à la Faculté. Elles étaient complétées, après le doctorat, par une année d'étude à l'École d'Application du Val-de-Grâce.

Mais à l'École impériale se donnaient aussi de nombreux cours, ainsi que des enseignements pratiques spéciaux, notamment des cours pratiques de dissection, par des médecins militaires, qui exerçaient les fonctions de répétiteurs, et par des professeurs ou agrégés de la Faculté. Ces cours étaient assidûment suivis, tant par les « carabins rouges » que par les étudiants civils.

Elle avait le droit de former, par an, 65 docteurs en médecine et 20 pharmaciens. En 1870, elle comptait 342 étudiants en médecine et 44 en pharmacie. L'apport des « carabins rouges » augmentait substantiellement les effectifs de la Faculté, dépassant même, certaines années, le contingent des étudiants civils. Ainsi, en 1868, sur un total de 631 inscrits à la Faculté, il y avait, pour 256 étudiants civils, 375 étudiants militaires.

La direction de l'École impériale était confiée au Médecin Inspecteur Charles-Emmanuel Sédillot, professeur de Pathologie et de Clinique externes à la Faculté. « Sa réputation de chirurgien était européenne ; opérateur d'une extrême habileté, d'un rare sang-froid, il était remarquable par son coup d'œil et sa sûreté de diagnostic ; ses leçons, très suivies, se distinguaient par la variété des faits, la nouveauté et l'originalité des aperçus » (Beaunis).

Il avait, comme sous-directeur, le Médecin Principal Jean-Louis Rouis. Plusieurs agrégés de la Faculté étaient d'ailleurs des médecins militaires.

Après l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Empire allemand, l'École du Service de Santé militaire fut transférée à Lyon, pour n'en plus revenir. Mais elle avait eu le temps de fournir une belle cohorte de célébrités médicales, dont Alphonse Laveran fut, sans conteste, la plus prestigieuse. Ces quelques lignes, trop courtes, ne se veulent qu'un hommage, déférent et plein de souvenir, à ce grand fils de la Médecine strasbourgeoise.

## BIBLIOGRAPHIE

- BEAUNIS (H.), 1888. — L'École du Service de Santé militaire de Strasbourg et la Faculté de Médecine de Strasbourg, de 1856 à 1870. Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>, Nancy, 22 p.
- GUARDIA (J. M.), 1884. — Histoire de la Médecine. Doin, Paris, 552 p.
- KÜSS (E.), 1872. — Cours de Physiologie professé à la Faculté de Médecine de Strasbourg, rédigé par le D<sup>r</sup> Mathias Duval. Baillière et Fils, Paris.
- ROUIS (J. L.), 1898. — Histoire de l'École impériale du Service de Santé militaire instituée en 1856 à Strasbourg. Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>, Paris et Nancy, 714 p.
- SCHÜTZENBERGER (C.), 1879. — Fragments de Philosophie médicale. Leçons d'introduction aux études cliniques. Discours et notices. G. Masson, Paris, 656 p.
- WILHELM (M.), 1977. — Émile Küss (1815-1871). L'homme et son œuvre. Thèse méd., Strasbourg, 317 p. *dactylogr.*